

Ici, vous pouvez suivre l'avancée de la préparation du roman

SCARBOROUGH FAIR

maj 2020-07-02

1

Un vent en rafales, des arbres dorés qui se plient sous la bourrasque, tandis que des trombes d'eau s'abattent sur la terre déjà gorgée. Quelques éclairs zèbrent le ciel et le fracas du tonnerre roule de vallon en vallon.

J'avance le dos courbé, luttant contre les éléments. Il y a bien longtemps que ma houppelande de laine épaisse ne me protège plus ni de l'eau ni du froid. Il me faut rapidement trouver un abri.

J'avise un groupement de rochers dans le sous-bois. Je quitte alors le sentier détrempe et grimpe jusqu'à ces blocs de granit qui me serviront peut-être de refuge temporaire. En effet, l'un d'eux présente comme un surplomb sous lequel je peux me glisser. Par chance, le sol, à cet endroit, est presque sec et cela me reconforte un peu. Si seulement je pouvais faire du feu...

C'est le milieu de l'après-midi et pourtant, le ciel est si noir que l'on croirait la nuit venue. Je vais prendre mon mal en patience, cette pluie finira bien par s'arrêter.

De dessous ma houppelande, je tire de ma besace quelques morceaux de viande séchée achetés au marché de Kirby. Il faut dire que je n'ai rien mangé depuis cette dernière halte, c'est-à-dire depuis le matin.

Tandis que je mâche le porc légèrement salé, il me semble que la pluie faiblit. Le vent se calme, les cimes des hêtres sont moins agitées. Je pourrai peut-être atteindre un abri plus décent avant le crépuscule. C'est essentiel, car passer la nuit sur ces chemins boueux ne m'enchant guère.

Enfin, les nuages se déchirent, quelques rayons timides éclairent la colline qui fait face, je sens que c'est le moment d'en profiter avant que les éléments, peut-être, ne se déchaînent à nouveau.

Je rejoins le sentier et reprends mon avancée vers l'est. Selon mon estimation, il doit rester trois à quatre lieues à parcourir. Je peux donc arriver à temps...

Les bois de hêtres ont laissé la place à des vallons verdoyants. Les prairies, bordées de haies, se succèdent, et j'aperçois, sur ma droite, quelques moutons paisibles couchés sous des églantiers défleuris. J'allonge le pas, j'ai hâte d'arriver.

Soudain, d'un talus de ronces jaillissent trois individus aux allures menaçantes. Vêtus d'amples manteaux de laine, coiffés de chapeaux à larges bords, je distingue à peine leurs visages. Ils tiennent en main une mauvaise fourche de bois qui pourrait néanmoins s'avérer dangereuse.

— Holà, manant ! Arrête-toi !

Je suis très étonné par cet accueil, mais la prudence m'incline à obéir. Ces trois hommes semblent déterminés. Pourtant, ils n'ont pas l'air de brigands. Ce sont probablement des paysans de cette région.

— Eh, messieurs, en voilà un accueil ! Est-ce ainsi que l'on traite les braves gens dans cette contrée ?

Les hommes se consultent du regard. Mon vocabulaire les surprend peut-être.

— Fais voir !

— De l'argent ? Vous voulez de l'argent, c'est cela ?

— Non, fais voir. Ouvre ce manteau et montre-nous ton torse.

Je comprends alors leurs craintes. Je vais rapidement les rassurer.

J'obtempère sans attendre. L'observation de mon torse doit les satisfaire.

— Lève les bras !

Un homme s'approche et observe aussi mon cou.

— C'est bon, dit-il.

Et ses compagnons abaissent leurs fourches tandis que je referme mon manteau détrempe.

— Vous êtes satisfaits, messieurs ?

— Oui, monseigneur ; vous comprenez, avec...

Le changement radical de statut me fait sourire. Peut-être la vue de la dague que je porte à la ceinture et ma chemise de batiste les ont-ils impressionnés.

— Je comprends. Avez-vous des cas par ici ?

— Pas encore. C'est pour cela que nous sommes très méfiants. Les personnes atteintes ne doivent pas pénétrer dans la contrée.

Les visages, que je distingue un peu mieux, à présent, se font moins hostiles.

— Où allez-vous donc ainsi, monseigneur ?

— Je me rends à Scarborough. J'aimerais y être avant la nuit.

L'un des paysans observe le ciel, vers l'ouest.

— Ce n'est pas prudent, la tempête va reprendre d'ici peu.

Je fais confiance à ces autochtones. Ils ont une habitude et une connaissance parfaite des conditions météorologiques de leur contrée. La direction du vent, l'aspect des nuages, le vol d'un oiseau et les voilà renseignés.

J'écarquille les yeux. Ont-ils une solution à me proposer ? Un silence se fait, les hommes se reculent et se concertent à quelques pas de moi. L'un d'eux, celui qui m'avait observé de plus près se rapproche.

— Si cela vous tente, monseigneur, venez passer la nuit dans notre modeste demeure. Vous y trouverez le souper et vous pourrez faire sécher vos vêtements.

— Cela est fort aimable, messieurs. J'accepte avec joie. Je paierai ce qu'il faut, bien entendu.

J'ai accepté immédiatement car l'idée d'un lieu chauffé et d'un repas me tente bien. J'ai vite évacué l'idée qu'il peut s'agir d'un traquenard. Ne dit-on pas que sous couvert de venir en aide à des personnes en difficulté, des groupes de pillards détroussent les voyageurs de cette manière ? Mais ces paysans m'ont l'air d'être honnêtes et sincères.

Nous gravissons le talus pour monter une légère pente herbue. Un sentier se dessine un peu plus haut et mes trois compères l'empruntent, me faisant signe de les suivre. Une fois encore, un doute me parcourt l'esprit. Fais-je bien de les suivre ainsi ? Ne vont-ils pas m'occire au moment qu'ils jugeront opportun pour me délester de ma maigre fortune ? La vue d'une chaumière me réconforte. Une mesure modeste, de pierre grises, dotée d'un épais toit de chaume. Une cheminée laisse échapper une épaisse fumée qui sent le résineux. Alors que j'hésite encore, la porte de la maison s'ouvre et une femme, d'assez forte corpulence, apparaît sur le seuil. Son visage rougeaud et son sourire me rassurent.

— Vous voilà en compagnie, dirait-on ! lance-t-elle à l'adresse des trois hommes.

— Un voyageur, trempé comme une soupe. Avons-nous bien fait ?

— Pour sûr ! Qu'il entre et se sèche, le pauvre diable.

J'entre dans une grande pièce au sol de terre battue. Des bûches crépitent dans l'âtre et une douce chaleur règne dans la salle. Un mobilier simple et rustique occupe le centre de l'espace. Une table de chêne et ses deux bancs, deux coffres et quelques planches aux murs tenant lieu d'étagères. Une pierre large et lisse, située sur le côté de la cheminée accueille des pots divers, de terre cuite et de métal, une poêle et quelques gobelets de bois. Comme j'hésite un instant, la femme m'interpelle :

— Entrez, entrez donc. N'ayez crainte. Tenez, asseyez-vous là, sur ce banc. Il faut vous sécher avant d'attraper la mort.

Elle a raison, cette brave femme. Je ne suis pas d'une nature fragile mais ce n'est pas le moment d'attraper un mauvais coup de froid.

— Et vous autres, dit-elle en se tournant vers les hommes, ne restez donc pas les bras ballants. Cherchez de quoi boire et remettez du bois dans ce feu.

Les hommes obtempèrent. L'un d'entre eux se dirige vers le fond de la pièce, écarte une tenture et disparaît. J'ai juste le temps d'apercevoir une chèvre et l'odeur qui émane de l'endroit me laisse à

penser que des porcs ne sont guère loin.

— Allez, jeune homme, ôtez-moi tout ceci que l'on fasse sécher vos vêtements.

C'est ainsi que mon manteau, ma chemise de batiste et mes chausses se retrouvent suspendus au-dessus du foyer. Les vêtements fument tant ils sont gorgés d'eau. On me passe une sorte de robe de toile épaisse afin que je me couvre.

— Je ne sais comment vous remercier... enfin, si, je sais. Je vous dédommagerai pour tout ceci.

— Bah, jeune homme, ne vous en faites pas pour cela.

— Mais, Ellyn, intervient alors l'un des hommes, quelques pièces...

Ses deux compagnons opinent du chef. Ellyn ne répond pas, mais je suis bien certain qu'elle ne serait pas contre un dédommagement.

Elle pose devant moi un bol de bois rempli d'une soupe fumante. Des pois sans doute et quelques morceaux de lard – les cochons dont je soupçonne la présence. Le breuvage me réchauffe autant l'âme que le corps. Ces gens sont vraiment sympathiques. À leur tour, ils se servent un bol de soupe et mangent avec moi, L'un des hommes coupe, à l'aide d'un long coutelas, de larges tranches d'un pain gris qu'il distribue à chacun.

— Ces rustres se sont-ils présentés au moins ? me demande Ellyn.

— Oui, avec des fourches.

— Ça ne m'étonne pas. Quand je pense que je dois nourrir ces bons à rien.

Les hommes rient de bon cœur, ils ont sans doute l'habitude de ce genre de remarque. J'apprends donc qu'ils se nomment respectivement Blaize, Gobind et Vincent, que les deux premiers sont les frères de Ellyn et que le troisième est un cousin éloigné qu'ils ont recueilli.

Je me présente donc à mon tour.

— William Robertson, j'habite York. Je me rends à Scarborough, je dois y rencontrer un cousin pour traiter affaire.

— Affaire ? demande Vincent, intrigué.

— Oui, je m'occupe d'une petite entreprise d'imprimerie et ce cousin pourrait avoir besoin de mes services. Et puis, la grande fête et le marché ne commencent-ils pas dans quelques jours ?

Ellyn intervient alors.

— Vous vous sentez mieux, monseigneur ?

— Cette soupe est excellente et m'a fait beaucoup de bien. Je suis bien heureux de vous avoir trouvés sur mon chemin.

— Nous surveillons ce sentier que vous avez emprunté. Les nouvelles du sud n'étaient pas très bonnes ces derniers temps et nous ne voulons pas que l'épidémie gagne notre contrée.

— Je vous comprends. Cependant, la maladie perd du terrain, les cas déclarés, et les morts, sont moins nombreux depuis ces deux dernières semaines.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Ces informations sont assez fiables.

— Vous venez donc de York. À pied ?

— Oui, à pied. J'avais bien un cheval mais il est mort, atteint par la maladie. D'autres aussi et les survivants ont été réquisitionnés pour tirer les charrettes transportant les cadavres.

— Eh bien, jeune homme, intervient Ellyn, en voilà bien de la triste histoire. C'est vrai, par ici, nous sommes épargnés. Pour le moment.

Je vois passer dans son regard une ombre de crainte. Les récits qui circulent sont édifiants et très inquiétants. Je comprends son angoisse.

— Rassurez-vous Ellyn, cela va passer. Il ne peut en être autrement.

J'essaie de la rassurer mais n'en suis pas moi-même totalement convaincu. Et si les régions jusqu'alors épargnées venaient à être touchées par ce terrible fléau ? Mais peut-être les villes, dont les conditions de salubrité s'avèrent assez déplorables, sont-elles plus propices au développement de la maladie que les campagnes ? Ici, l'air est frais et revigorant, les habitants ne vivent pas dans la

promiscuité, loin de là, ils se nourrissent probablement très sainement et semblent plus robustes.

— Dieu vous entende, Dieu vous entende, marmonne alors Elynn.

La nuit est venue. Par l'unique fenêtre qui donne vers l'ouest j'aperçois un ciel moins tourmenté. Je m'approche et constate que le ciel se déchire, des étoiles, par endroits apparaissent comme par enchantement.

— Rassurez-vous, monseigneur, il fera bon demain matin. Vous pourrez aller sans crainte jusqu'à Scarborough.

Je fais confiance à Blaize, il a l'air de bien connaître son affaire.

Les hommes quittent la grande salle. Je suppose qu'ils vont vérifier les enclos avant d'aller dormir. J'ai cru comprendre que cette famille, hormis la chèvre et trois porcs bien gras, possède aussi quelques poules et des oies. Un bœuf complète cette liste, animal fort utile pour labourer et tirer une charrette. Avec un potager attendant, je comprends bien que ces gens, sans vivre dans l'opulence, ne manquent pas de nourriture.

Gobind est de retour, l'air satisfait.

— Venez, monseigneur, je vais vous montrer où passer la nuit. Ici, nous n'avons pas de place suffisante, mais dans l'appentis, nous disposons d'un endroit bien abrité et garni d'une bonne paille bien sèche. Vous y serez à votre aise.

— Merci Gobind, cela me convient parfaitement.

— Nous allons alimenter le feu comme il faut, ajoute Elynn. Demain, vos vêtements seront parfaitement secs.

— Merci encore.

Et je suis Gobind qui me guide vers l'appentis. C'est un abri qui se situe sur le côté de la maison et auquel je n'ai pas prêté attention sur le moment. Il jouxte l'un des murs de la bâtisse et dans l'un des angles, protégé du vent et de la vue, on y trouve un emplacement de terre battue garni de paille.

— Vous serez bien ici, monseigneur. Dormez tranquille, le secteur est très calme. Je vous dis à demain, au point du jour.

— Entendu, au point du jour.

Et Gobind s'éloigne de sa démarche pesante après m'avoir adressé un petit signe amical de la main.

Quelle chance j'ai eu de les croiser ! Sans eux j'aurais été transi de froid et aurais peut-être attrapé une mauvaise toux. Ces gens sont vraiment serviables et m'ont rendu un grand service. Allongé sur le dos, respirant l'odeur délicieuse de la terre humide mêlée à celle de la paille et du foin, je ferme les yeux et m'endors paisiblement.

C'est un bruit furtif qui me tire de mon sommeil et de mes songes. Je me dresse sur mes coudes. La nuit est presque d'un noir d'encre. Je scrute les alentours. Une ombre mobile est à quelques mètres de moi, visiblement devant l'enclos servant de poulailler. Un renard ! Il vient chercher pitance et va peut-être réussir à pénétrer dans l'enclos. Cet animal est malin et ingénieux. Je me lève prestement afin de l'effrayer. L'animal, surpris, détale sans demander son reste. Le danger, pour cette nuit, est écarté.

La porte de la maison s'est ouverte. Dans le rectangle de lumière que dispense le foyer, je remarque trois ombres. Mes amis paysans. Je suis étonné d'une telle sortie nocturne car il me semble que la nuit est déjà bien avancée. Peut-être surveillent-ils leur domaine, car les prédateurs sont peut-être plus nombreux que je ne l'imagine. Je m'apprête à les rejoindre lorsque à la faveur de la lumière, je distingue, dans leurs mains, de longues lames effilées. Ils se dirigent, sans bruit, vers l'appentis. Seigneur ! Je comprends très vite le but de cette manœuvre. Je ne traîne pas. Tandis qu'ils gagnent l'abri, je me précipite dans la grande salle. Par chance, Elynn ne s'y trouve pas. Je récupère mes chausses, ma chemise, ma houppelande et ma dague. Aussi vite, je quitte les lieux et me dirige dans la direction opposée, courant dans l'herbe. Lorsque après une course effrénée, j'estime avoir suffisamment mis de distance entre mes agresseurs et moi-même, je m'assieds au

pied d'un arbre. C'est à ce moment que la peur monte en moi et me fait trembler nerveusement.

2

J'ai remis mes vêtements, secs, il est vrai. J'ai aussi ma bourse, assez bien garni, je dois l'avouer. Je suis encore sous le coup de l'étonnement. Mes premières hésitations n'étaient donc pas infondées. Ces pratiques, dont j'ai entendu parler maintes fois, sont assez courantes. Je l'ai échappé belle. Si ce renard ne m'avait pas éveillé, c'en était fait de moi. Ces trois malandrins n'auraient pas hésité à me poignarder pendant mon sommeil pour me délester de ma bourse. Ils y auraient aussi gagné un manteau de qualité, une belle chemise et une dague de valeur.

Je tends l'oreille. Pas de bruits suspects hormis ceux de la faune locale qui s'agite dans la nuit. Je ne pense pas qu'ils se mettent à ma poursuite, je suis maintenant sur mes gardes et je pourrais, en cas de confrontation, tuer l'un d'entre eux. Ils ne le souhaitent sans doute pas. Quant à les dénoncer, cela relève de l'utopie. Je n'ai aucune preuve de ce que je pourrai avancer, on ne me croirait sans doute pas. Mieux vaut oublier cette histoire, je n'entendrai certainement plus parler de ces gens. Mais cela va certainement augmenter ma méfiance à l'encontre des personnes que je pourrai rencontrer dorénavant.

Je décide tout de même de ne pas moisir dans le coin.

Je reprends donc la direction de Scarborough. Le ciel bleuit vers l'est, l'aurore n'est pas loin. C'est un instant magique. La nature s'éveille, la lumière renaît, mes poumons se gonflent d'un air nouveau qui fait pétiller la vie en moi. Cette vie que j'ai failli perdre il y a peu.

Le ciel est lavé des intempéries de la veille. Seuls, quelques stratus d'altitude s'effilochent encore et renvoie la lumière, rosée maintenant, des premiers rayons. La journée sera belle, c'est de bon augure pour mon arrivée dans Scarborough.

Il ne reste que trois ou quatre lieues à parcourir, je devrais atteindre la ville pour le milieu de la journée. Cette perspective me fait presser le pas, mais je modère mon ardeur. Je n'ai pas mangé depuis la veille au soir et je n'ai rien à me mettre sous la dent, je dois donc ménager mes forces.

Le chemin décrit une longue courbe descendante entre deux vallons vert tendre. Paysage magnifique qui me ravit. À la sortie de cette courbe, j'aperçois, à demi-versée dans le talus. Deux personnes semblent s'agiter autour de cette voiture.

J'hésite un instant, les événements de la veille m'inclinent à la retenue. Mais dois-je pour cela voir le mal partout ? Cette situation n'est pas un piège, ou bien je suis maudit...

— Braves gens, des ennuis ? demandé-je en approchant.

Les personnes se tournent vers moi. Un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu court et gris, l'air dépité, qui souffle et semble fatigué. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites me renvoient une sorte de désespoir. La jeune femme qui l'accompagne, sa fille peut-être, semble moins abattue. Si elle se désespère, c'est peut-être plus pour son père que pour la situation présente, c'est du moins ce que je ressens.

— Comme vous pouvez le constater, jeune homme. Cette maudite boue nous a entraînés dans ce talus. Pas moyen de sortir de là. Mais peut-être qu'avec votre aide...

Je jette un œil vers le devant de la carriole bâchée.

— Peut-être vaudrait-il mieux détacher l'animal ?

— Vous croyez ?

— Oui, certainement. Nous aurons plus de liberté de mouvement. Et si cette charrette venait à verser pour de bon, elle pourrait emporter votre bête et la blesser sérieusement.

— Jane, fais ce qu'il faut.

— Oui, père.

Je ne me suis pas trompé. Elle a le même front droit et le même nez aquilin que son père. En revanche ses yeux, en amande, d'un vert très pâle doivent être ceux de sa mère. Sa chevelure également, qu'elle a très longue et d'un roux mêlé de châtain. Pendant un court instant j'ai du mal à détacher mon regard de ce doux visage. Après les diables de la nuit, il me semble entrevoir un ange.

Jane connaît son affaire. Il ne lui faut pas bien longtemps pour détacher le cheval baie.

— Viens Titus, viens par ici, lui chuchote-t-elle en lui caressant l'encolure.

Le cheval renâcle, secoue sa longue crinière et se laisse guider vers un jeune hêtre tout proche. La jeune femme entoure la longe autour du tronc.

— Tu seras bien, là. Tu as même de quoi te remplir la panse.

Puis, revenant vers nous.

— C'est fait, père.

— Très bien, ma chérie. Mais j'y pense, à qui ai-je donc affaire ?

— William Robertson, de York. Je me rends à Scarborough.

— Enchanté, monsieur. Je suis Walter Pending et voici ma fille Jane. Nous nous rendons également à Scarborough. Pour le marché.

— Je comprends, la charrette.

— C'est cela.

— Sans vouloir être curieux, que transportez-vous ? Je dis cela car si vos marchandises représentent un poids certain, nous pourrions peut-être délester votre charrette.

— En effet, voilà une excellente idée. Il y a dans ce chariot un nombre incalculable d'objets aussi divers les uns que les autres et qui s'avèrent nécessaires pour mon... notre activité.

Je regarde l'homme, attendant un complément d'information.

— Je suis prestidigitateur et Jane maîtrise l'art des simples. Elle réalise aussi très souvent des choses que la plupart des gens pourraient croire impossibles.

Je pensais être en présence de commerçants, mais voilà que ces deux personnages ont une activité plutôt étonnante et moins courante.

— Très bien Monsieur Pending, voyons cela.

Soulevant la bâche de toile, Monsieur Pending me montre l'intérieur de la charrette. Il y a là des coffres et des boîtes de toutes tailles, des fioles, des chapeaux, des couteaux, des miroirs, une chaise de rotin, des rouleaux de tissu.

— Je pense que nous pourrions peut-être en ôter une partie. Les objets les plus lourds, peut-être ?

— Bien entendu.

En l'espace d'un quart d'heure, nous vidons la charrette de la moitié de son contenu. Nous déposons les objets le long du chemin.

J'inspecte l'avant de la voiture, là où les roues se sont embourbées. J'examine l'angle que fait le plateau avec le sol.

— Des pierres, et de solides bâtons. Voilà ce qu'il nous faut. Avez-vous un bon coutelas ?

Pending se met à rire de toutes ses dents.

— Excusez-moi, répondez-je. Bien sûr.

Les couteaux ne manquent pas, évidemment. Pending en possède toute une collection.

— Trouvez des pierres, pour placer du côté droit, je vais tailler un bâton.

Tandis que Pending et sa fille se mettent à la recherche de pierres, j'avise un cornouiller. Son bois, très ligneux, sera sans doute solide pour l'usage que je veux en faire. Après plusieurs minutes d'effort, je réussis à couper une branche d'un pouce et demi de diamètre.

— Voilà qui fera l'affaire. De votre côté ?

Père et fille ont préparé un impressionnant tas de pierres.

— Plaçons des cales devant chaque roue, hormis l'avant droite.

Ils s'exécutent et je me décide à tenter une opération hasardeuse. Je place mon bâton sous la roue droite et, pesant de toutes mes forces, je fais levier. La charrette se soulève légèrement.

— Poussez ! Maintenant !

Pending et sa fille impriment une poussée assez forte et soudaine. Le véhicule recule de quelques pouces, puis retombe sur le sol.

— Les cales ! Les cales !

Mes deux forçats replacent les pierres. Chacun transpire à grosses gouttes, c'est un effort assez violent.

— Ça ira, papa ? demande Jane.

— Oui, ma fille, cela va aller. Avons-nous le choix ?

Nous renouvelons cette opération par cinq fois, jusqu'à ce la charrette, extirpée du talus se retrouve quasiment horizontale.

— Nous y sommes, déclare le père. Sans vous... comment vous remercier ?

— Pouvez-vous me prendre avec vous ? Je veux dire, pour le reste du chemin.

— Bien entendu. Mais avant cela, buvons un verre.

Comme par enchantement, une bouteille de whisky apparaît.

3

Je m'installe à l'arrière de la carriole, la bâche ayant été relevée. Jane est assise à côté de moi, les jambes ballantes au-dessus du chemin.

Son père a pris les guides et, installé sur une espèce de siège situé à l'avant, il mène la charrette. Titus avance avec aisance, il a repris des forces et surtout s'est gavé d'une herbe bien grasse et nourrissante.

Alors que nous admirons le paysage qui défile derrière nous, n'osant dire un mot, un petit animal, leste et rapide, saute sur mon épaule. D'abord surpris, je découvre un petit chat blanc qui ronronne en se frottant contre moi.

— Ah, c'est Snow, n'ayez crainte. Il est adorable. Il avait dû se cacher durant tout ce temps. Il est encore jeune, il adore s'amuser.

En effet, le chat saute sur mes genoux puis agrippe la bâche, et file à nouveau dans la charrette pour se cacher sous des couvertures de grosse laine.

— Nous l'avons trouvé en chemin. Mon père pense qu'il peut le faire participer à ses tours, mais franchement, je doute. Dresser un chat relève de l'impossible.

— Alors cela pourrait être dans vos cordes, si j'en crois votre père.

Jane me regarde d'un air malicieux.

— Peut-être bien.

Le reste du voyage se passe sans encombres. Le ciel s'est éclairci, une belle lumière dorée inonde la campagne. Alors que nous approchons de la ville, nous rencontrons maintenant d'autres gens, à pied. Ils vont dans la même direction et nous les dépassons lentement. Monsieur Pending les salue en faisant de grands gestes. Il prépare probablement sa future clientèle, car à n'en pas douter, ces gens se rendent à la fête de Scarborough.

Jane n'est pas très bavarde, moi non plus d'ailleurs. Mais elle semble curieuse tout de même.

— Vous avez de la famille à Scarborough ? me demande-t-elle.

— Un cousin, Perdy Warren. Je ne le connais pas tellement. Il m'a fait parvenir une lettre et souhaite que je lui offre mes services.

— Vos services ?

— Oui, je suis imprimeur. Oh, une toute petite imprimerie. Mon cousin est un fêru de légendes et d'histoires curieuses. Tout ce qu'il peut glaner, il l'écrit, à la main. Son souhait serait de faire imprimer ces productions. J'avoue que cela m'intéresse fortement.

Jane semble presque captivée par mes explications. Ses yeux clairs pétillent.

— En effet, cela doit être fascinant. Des légendes...

J'en reviens ensuite à la prochaine tenue du marché.

— Et vous-même, enfin vous et votre père, comment procédez-vous pour l'installation ?

— C'est le bourgmestre qui règle toutes ces questions. Scarborough est l'une des fêtes les plus importantes du pays. Les Hollandais viennent également, les Flamands, les Norvégiens et quelques Français.

— Ils seront peut-être majoritaires cette année, avec cette terrible épidémie.

— Oui, certains de nos amis et confrères ont fait défection. D'autres, malheureusement, sont morts, touchés par le fléau.

L'évocation de cette situation nous ramène au silence.

Durant ce court échange, nous nous sommes approchés de la ville.

— Nous y voilà ! crie Monsieur Pending, depuis son siège de guide.

Nous sautons à bas de la carriole pour gagner l'avant.

Du sommet d'une légère colline, nous distinguons la bourgade, posée au cœur d'un écrin de verdure. C'est un groupement de maisons assez important qui s'étend au sud d'une sorte d'éperon rocheux qui s'avance dans la mer. Je regarde, émerveillé.

— C'est la première fois que vous venez ici ? me demande Jane, qui marche à mes côtés.

— Je suis venu étant enfant, mais je n'en ai guère de souvenirs.

— Regardez là-haut, ce magnifique château.

Posé sur le rocher, une forteresse surveille la mer, domine la ville, protège la région. De pierres grises, elle se découpe sur le bleu du ciel. La muraille est imposante et des tours viennent, à intervalles réguliers se profiler sur l'enceinte.

Maintenant que nous approchons, la foule est plus dense. Monsieur Pending est très prudent avec Titus car les badauds ou autres commerçants n'ont pas l'air de tellement se soucier de la charrette.

Le chemin descend maintenant, jusqu'aux premières maisons. Pending fait stopper l'attelage.

— Nous y sommes, me dit-il. Sans vous, nous serions encore dans ce talus boueux ou égorgés par des mandrins de chemin.

Je souris un instant, repensant à ma rencontre avec mes soi-disant paysans.

— Où allez-vous donc dans cette ville ? reprend-il.

— Dans le secteur de St Mary's Church. Mon cousin Perdy réside dans ce quartier, sur Wool Lane, je crois.

— Ah, très bien. Ce n'est donc pas compliqué, il vous suffit de vous diriger vers l'église.

De notre position, nous apercevons les deux magnifiques tours de l'édifice. Je distingue même le square carré et le cimetière qui le jouxte.

Je salue Monsieur Pending, adresse un petit signe de la main à Jane avant de m'éloigner. Snow court un instant près de moi puis rejoint sa maîtresse.

— Nous nous reverrons sans doute, sur le marché, me lance Jane.

Je l'espère bien.

Monsieur Pending ne redémarre pas son attelage. J'ai cru comprendre qu'il devait attendre la visite d'agents du Bourgmestre qui doivent vérifier le contenu de la carriole et encaisser la taxe prévue pour entrer en ville en tant que participant au marché. En effet, je croise deux cavaliers de bleu vêtu, portant épée et ceinture de flanelle dorée.

Moi, je ne suis qu'un simple visiteur, je ne suis pas concerné par ces tracasseries administratives.

Je m'engage dans la rue centrale. Des hommes, montés sur de hautes échelles, tendent des cordes en travers des rues et y suspendent des fanions de toutes les couleurs. Aux balcons des maisons à colombages, des tissus chamarrés et des jardinières de fleurs multicolores. On décore aussi les portes des maisons, on balaye devant chez soi. Les enfants joyeux, courent, chantent, la fête est pour bientôt.

Il règne ici une ambiance chaleureuse. Ces gens que je croise, visiblement affairés à la préparation des festivités, me paraissent heureux. Il faut dire que cette fête, qui va durer six

semaines, va enrichir la ville et ses habitants. Un gamin qui traverse la rue, me heurte les jambes.

— Pardon, monseigneur.

— Ce n'est rien, petit. Tu ne t'es fait de mal, au moins ?

— Non, monseigneur.

— Peux-tu m'indiquer Wool Lane ? Je dois m'y rendre.

— Bien sûr, Monseigneur. Je peux même vous y emmener. C'est à deux pas.

Et me voici affublé d'un guide haut comme trois pommes et qui connaît bien sûr la ville comme sa poche.

Nous nous dirigeons vers St Mary's Church, puis obliquons à gauche dans des ruelles en partie pavées. Ici, peu de détritrus ou de crottin. Les habitants font reluire leur bourgade.

Deux carrefours, une venelle en pente montante et le garçon s'arrête, l'air satisfait.

— C'est ici, Monseigneur.

— Merci, mon garçon. Comment te nommes-tu donc ?

— Jack, Jack la malice. À votre service...

— Eh bien, Jack, merci pour ton aide. Peut-être nous reverrons-nous ?

— Peut-être bien, Monseigneur.

— Voici pour ta peine.

Je lui tends une piécette. Les yeux de l'enfant rient de bonheur.

— Merci, Monseigneur.

Et il s'éloigne en sifflotant.

Dans Wool Lane, je repère assez vite la maison de mon cousin Perdy. La lettre mentionnait une bâtisse modeste aux murs de torchis et une porte de bois vernis. Sur le côté gauche du battant, une cloche de bronze que l'on peut actionner à l'aide d'une corde.

Je n'ai pas le temps de m'approcher que la porte s'ouvre, laissant le passage à deux individus de forte corpulence. Ils ont tous deux le visage garni d'une barbe épaisse, un large chapeau incliné sur le devant ne laisse pas deviner grand-chose de leurs visages. Je fais un écart car de toute évidence ces deux hommes m'auraient bousculé violemment.

Mais la porte reste ouverte et je distingue une silhouette plus longiligne. Un homme jeune, au visage poupin encadré par une chevelure blonde bouclée, me dévisage.

— William !

— Perdy ! Cela fait un moment.

4

Plus de vingt ans sans doute que je ne l'ai pas revu. C'était à l'époque où ses parents passaient parfois à York nous rendre visite. Malgré le temps passé, je retrouve les traits de l'enfant qu'il était, il n'avait alors peut-être pas plus de dix ans.

— Entre donc, ne reste pas là.

Je tourne d'abord la tête en direction de la rue et Perdy en comprend la raison.

— Bah, ne t'inquiète pas. Des amis. Un peu bourrus, mais pas méchants pour deux sous.

Curieusement, j'ai du mal à croire cette explication. Mais ce n'est pas le sujet du jour.

Sa maison est assez sombre. Passé la porte, la pièce principale n'est éclairée que par une seule fenêtre donnant sur la ruelle. Les murs sont recouverts de tentures foncées et le plancher est d'un bois presque noir.

— Installe-toi, installe-toi.

Il me désigne un fauteuil de velours vert émeraude qui a l'air bien fatigué.

— Je vais nous chercher à boire.

Il soulève un pan de tissu et disparaît dans une petite pièce attenante. J'entends des bruits de vaisselle.

— Voilà. C'est parfait. J'ai là un petit vin d'Espagne qui va te ravir le palais. Ce voyage a dû te dessécher la gorge.

— C'est-à-dire que j'ai eu beaucoup de pluie en chemin et j'ai terminé le voyage en charrette.

— À la bonne heure ! Et tu es là, en pleine forme. Cela me fait vraiment plaisir.

Pendant un moment, nous ne savons que dire. Nous goûtons ce vin qui est effectivement délicieux.

— Tu as un endroit pour te loger ?

— Pas encore. Je vais m'en occuper.

— Je peux te conseiller « la Diligence ». L'établissement est propre, l'aubergiste est aux petits soins. C'est du côté du port.

— Très bien, j'irai donc voir.

Perdy ressert un peu de vin.

— Et à York, comment cela va-t-il ? Ton affaire ?

Il semble intéressé par mon travail.

— Écoute, cela ne marche pas trop mal. Mon père s'était acquis une clientèle parmi les notables de la ville et ceux-ci me font confiance. J'ai donc des commandes régulières et j'imprime presque en continu. Je ne vais donc pas me plaindre.

— C'est une excellente nouvelle. Mais, dis-moi... toujours pas marié ?

Cette question fait remonter des souvenirs douloureux. Ann, ma jolie fiancée que je devais épouser il y a trois ans de cela. Emportée par une mauvaise fièvre au cœur de l'hiver. Depuis cet évènement, je n'avais guère songé à retrouver une âme sœur.

— Non. Je n'ai guère le temps de songer... Je vais encore attendre un peu, que ma situation se stabilise réellement. J'aimerais aussi pouvoir embaucher, cela me délesterait un peu.

— Je comprends.

Des cris dans la ruelle m'interpellent et je me tourne vers la petite fenêtre.

— Ce n'est rien. Ce sont mes voisins. Ils sont assez bruyants, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Les cris s'amenuisent, le calme revient rapidement.

— Mais, dis-je alors, si nous en venions à nos affaires.

— Bien entendu, n'est-ce pas là la première raison de ta venue ici ?

— En effet, mais je dois avouer que cela coïncide parfaitement avec la tenue de la fête. C'est aussi cela qui m'a décidé.

Perdy fait une pause, semble chercher ses mots. Il semble un peu gêné.

— Ce sont des légendes que tu as dénichées, c'est cela ? Quelque histoire insolite ?

Je regarde les étagères suspendues au mur derrière mon cousin, elles croulent sous les papiers. Probablement des notes que Perdy a réunies.

— C'est-à-dire que... C'est un peu particulier.

— Comment cela ?

— Je te montre, c'est le mieux.

Il se lève alors et ouvre l'un des coffres qui se trouve dans la pièce. Il en extrait une cassette marquée et fermée par un cadenas de fer. Cela m'étonne. Des notes, des textes à propos de légendes mises ainsi à l'abri... Il faut vraiment que ces écrits aient une grande valeur.

Il ouvre le cadenas à l'aide d'une clef qu'il a sur lui et me présente quelques feuillets.

— Si tu veux jeter un œil.

Je saisis les feuillets qu'il me tend et je profite d'une chandelle que Perdy apporte pour consulter ce texte.

— Mais... qu'est-ce donc ? Ce n'est pas...

— C'est dans l'air du temps, tu le sais bien. Il faut choisir son camp.

— Écoute, Perdy, cela m'ennuie de te le dire, mais je crois que je ne pourrai pas imprimer ces textes. Je ne m'occupe pas tellement de politique et ce choix, celui que tu sembles faire, ne me

convient pas. Je me dis qu'il y a toujours une solution pacifique à ce problème.

— Tu préfères donc voir s'installer la monarchie de façon encore plus pesante sur notre pays plutôt que d'espérer un monde nouveau, plus libre, plus audacieux.

— Audacieux ? Avec ce Cromwell qui massacre les Irlandais et vient jusqu'ici pour repousser les Écossais ? Je n'aime pas ses méthodes, c'est un homme violent qui ne m'inspire aucune confiance.

Perdy semble stupéfait. J'ai élevé la voix, je me suis emporté un peu, il est vrai et cela le dérange fortement. Il espérait sans doute m'avoir à ses côtés et pensait que j'allais imprimer ses tracs révolutionnaires.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, Perdy, je suis désolé. Mais comprends que je ne suis pas obligé d'adhérer à tes convictions. Et comme je te l'ai dit, je n'aime pas ce Cromwell. Il n'apportera que le malheur.

De surprise, Perdy semble maintenant en colère. Il ne s'attendait pas à ce refus. Il pensait sans doute que nos liens familiaux me feraient accepter sa demande.

— Très bien, dit-il, d'une voix où pointe maintenant l'aigreur, dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire. Je saurai me souvenir de ce refus.

Je me lève, interloqué.

— Serait-ce une menace ?

— Peut-être.

Perdy me fait peur. Sa constitution physique n'est pas celle d'un colosse, mais je sens en lui une rage qui pourrait décupler ses forces. Bien que je pense être de taille à lutter avec lui si nécessaire, je préfère battre en retraite. D'ailleurs, je n'aime pas la violence.

Sans un mot, je gagne la porte et rejoins la ruelle. Je vais aller voir du côté du port et oublier cette affaire. Dans deux jours commence la fête, je compte bien en profiter.

5

La Diligence est un établissement très accueillant. L'auberge, bien que de taille modeste semble jouir d'une bonne réputation. L'intérieur est soigné, la salle principale est très propre, des rideaux de couleur pendent aux fenêtres, des nappes garnissent les tables. Derrière un massif comptoir de chêne s'affaire l'aubergiste, un bonhomme ventru à la face rougeaude. Son embonpoint laisse à penser que la cuisine doit être bonne. Aux tables, deux groupes de trois hommes, installés devant des chopes de bière, discutent à voix basse. À ma vue, ils tournent la tête et me dévisagent avec insistance. Les habitants de cette ville sont pourtant habitués aux étrangers, surtout au moment des festivités.

— Holà, Monseigneur. Que puis-je faire pour vous aider ? me lance le tenancier.

— Le repas et la nuitée, aubergiste. Voilà ce qui me conviendrait.

— Alors vous êtes au bon endroit. Il n'y a pas en ville de meilleur endroit pour passer quelques jours. Et mes prix sont très abordables, voyez, six pence pour la couchée et les trois repas. Seule la bière est en sus, mais j'ai aussi un excellent vin d'Espagne.

— En effet, alors nous sommes faits pour nous entendre.

Je m'approche du comptoir.

— Une petite soif ?

J'ai encore le goût du vin d'Espagne accroché à mon palais, mais une bière fraîche me tente bien.

— Une bière, la meilleure.

Ce qui signifie autre chose qu'un breuvage insipide coupé avec de l'eau. C'est une pratique courante dans les auberges et les tavernes. La bière de basse qualité coupée avec de l'eau est moins onéreuse et moins forte en alcool. C'est un moyen d'éviter que les clients assoiffés ne soient ivres et parfois incontrôlables.

Je déguste cette bière, accoudé au comptoir. Les autres clients, maintenant, ne semblent plus s'intéresser à moi.

L'aubergiste m'indique ensuite ma chambre, au premier étage de la bâtisse. C'est une pièce très claire, qui donne directement sur le port. L'air du large entre par la fenêtre, je respire à pleins poumons. Je sens que je vais être bien ici, cela me change du tumulte de York. Je regarde les bateaux, amarrés au ponton, qui se balancent doucement au gré des vagues. Des pêcheurs s'affairent, préparant les navires, réparant des filets. Je déballe mon maigre bagage qui consiste en quelque linge de rechange. Je n'ai pas prévu de rester très longtemps, quelques jours au plus.

Je prends mon repas dans la grande salle. Il y a peu de monde et l'aubergiste m'a installé un peu à l'écart, le long d'un mur aveugle dans lequel sont fichés des supports à chandelles. Régulièrement, il fait des allers-retours au fond de la pièce, passant par une porte assez large laissant entrevoir une cuisine. Il lance des ordres et j'entends des gens qui s'affairent aux fourneaux.

Je déguste une excellente omelette aux herbes. Un fromage de brebis et un gâteau au miel complètent le menu.

— Avez-vous bien mangé, Monseigneur ? me demande l'aubergiste alors que je termine mon dessert.

— Absolument. Ce repas fut excellent. Je crois que je vais aller marcher un peu car ce régime pourrait bien me faire grossir rapidement.

— Sauf votre respect, Monseigneur, vous ne semblez pas avoir de souci de ce côté-là.

Il est vrai que je ne suis pas très gras. Pas maigre non plus, mais plutôt fin, longiligne. Cependant, j'aime la marche et un petit tour sur le port ne pourra pas me faire de mal.

Pour se rendre sur ce qui tient lieu de quai, il suffit d'emprunter un chemin de sable qui longe le côté de l'auberge. J'y suis donc assez rapidement et marche un moment le long de la grève. La mer est calme, bleue presque verte, l'eau est translucide. Le port laisse ensuite la place à une plage de sable fin qui se prolonge sur un quart de mile jusqu'à une zone plus rocheuse et découpée. L'endroit est vraiment magnifique, reposant, vivifiant. Je crois que je me plairai bien à Scarborough.

Je retourne sur mes pas. D'ici, j'aperçois le château, fièrement posé sur le promontoire. Construit au XIe siècle pour protéger le port et la ville des incursions écossaises, il impose sa silhouette rassurante. Il faudra que j'aie y faire un tour, bien évidemment.

Sur la place, des commerçants installent des tréteaux et dans les ruelles avoisinantes, ce sont les artisans qui préparent leurs échoppes. J'aperçois alors la charrette de Monsieur Pending. J'allonge le pas.

— Hello, Monsieur Pending ! Jane !

Les interpellés se retournent, Jane affichant un large sourire.

— Ah, Monsieur Robertson, comment allez-vous ?

— Très bien. Je me suis installé à l'auberge que vous voyez là-bas.

— Et votre cousin ? me demande Jane.

— Nous ne nous sommes pas vraiment entendus sur le travail prévu.

— N'est-ce pas ennuyeux pour vos affaires ? questionne la jeune fille.

— Non, ce n'est pas très grave. Mais je vais rester deux ou trois jours pour profiter de la fête.

— Très bonne idée.

Monsieur Pending, pendant ce temps, semble trier divers objets et en vérifie l'état.

— Il vérifie toujours mille fois son matériel, me souffle Jane, c'est ainsi.

— Je comprends, il tient à ce que tout soit prêt pour le commencement des festivités. Vous serez donc installés sur cet emplacement ?

— Tout à fait. Nous allons tendre un auvent et nous libérerons de la place dans la charrette pour pouvoir y dormir. Nous sommes bien placés ici, cela devrait bien fonctionner.

À cet instant, deux officiers de la ville, à cheval, se présentent. Ils viennent sans doute vérifier si tout se passe bien.

— Père, puis-je aller faire quelques pas avec Monsieur Robertson pendant que tu discutes avec ces messieurs ?

— Heu... oui, ma chérie, va, va. Mais ne soit pas trop longue, nous n'avons pas terminé.

Jane glisse son bras sous le mien et m'entraîne vers la mer.

Elle semble joyeuse, ses yeux pétillent. Son entrain est communicatif et je me sens comme pousser des ailes.

Elle me guide vers l'auberge puis oblique vers la plage et nous marchons ainsi jusqu'aux premiers rochers que j'avais aperçus tantôt.

— Asseyons-nous un instant, si vous voulez, me dit-elle.

Le sable est fin, confortable. Nous restons un instant, sans parler, observant le perpétuel mouvement des vagues, ce flux et reflux qui jamais ne s'arrête.

— Vous semblez très joyeuse. La perspective de la fête ?

— Oui, j'ai hâte que cela commence.

— Mais qu'y faites-vous exactement, demandé-je, intrigué.

— Je propose des remèdes à base de plantes. Nombreux sont les gens qui souffrent de toux, de douleurs articulaires ou encore de maux digestifs. Je connais assez bien les simples et j'arrive assez souvent à soulager tous ces pauvres gens.

— C'est un travail admirable. Mais les médecins officiels ne voient-ils pas cela d'un mauvais œil ?

— Si, bien sûr. Et les attaques ne manquent pas pour tenter de m'empêcher d'exercer. Ces ignorants ne sont bons qu'à manier la lancette. Ils réfutent les bienfaits que nous offrent la nature et se réfugient derrière des principes d'un autre âge.

Pendant ce court instant, la voix de Jane s'était faite plus tranchante.

— Et puis... j'ai d'autres dons qui ne plaisent pas toujours.

— Comment cela ?

Jane se met à rire. Un rire sonore qui tinte comme des clochettes de cristal et qui est aussitôt emporté par le vent.

Elle balaie le rivage du regard.

— Tenez, regardez ces deux pierres là-bas.

— Lesquelles ? Il y en a tant.

— En effet. Cette petite, bien ronde, un peu violacée, et cette autre sur sa droite, de couleur rose avec des veines grisâtres.

Je repère les deux cailloux, très sphériques, polies par la mer. Un travail qui a dû prendre des milliers d'années. Ces deux pierres ne sont distantes l'une de l'autre que d'une dizaine de pouces et nous-mêmes n'en sommes qu'à cinq ou six toises au plus.

— Je les vois, enfin, je crois.

— Très bien alors observez-les bien, ne les quittez pas des yeux.

Je me demande où Jane veut en venir. Ce doit être une sorte de jeu, je m'y prête allègrement.

Je fixe mon regard sur ces deux cailloux et je les vois doucement, par à-coups, se mettre à bouger, à rouler, à se déplacer l'un vers l'autre jusqu'à se toucher et enfin s'immobiliser.

— Qu'est-ce ? demandé-je en me tournant vers Jane.

Son visage est tendu, comme en proie à une tension intérieure. Ses mains sont levées, les paumes vers le rivage. Enfin, elle semble se détendre et me sourit.

— C'est vous, ça ?

— Ça se pourrait bien.

— Non, non, c'est le vent. Vous me faites marcher.

— William, il n'y a pas un souffle de vent.

Je dois me rendre à l'évidence. Il n'y a un souffle d'air. D'ailleurs, une simple brise serait sans effet sur des cailloux sphériques posés à même le sol.

Je reste stupéfait. Mon esprit rationnel a dû mal à admettre ce genre de phénomène, ou de don. Je pense qu'il doit y avoir une astuce, je ne dois pas oublier que son père est prestidigitateur.

— Non, non, il y a un truc. C'est votre père qui vous a appris cela.

— Non, William, je vous le jure. Depuis très jeune, je me suis découvert ce don curieux. Et ceci n'est qu'un aperçu.

— Comment cela ?

— Je peux faire des choses beaucoup plus spectaculaires ou qui sembleraient totalement hors de pensée.

— Mais alors, dis-je en riant, vous auriez pu sortir la charrette du talus...

Jane se met à rire avec moi. Elle me regarde intensément. Sa robe couleur soleil lui va à ravir, ses yeux clairs sont presque translucides dans la lumière que réverbère la surface de l'eau. Nos visages se rapprochent, nos lèvres viennent à se toucher et se collent pour un long baiser. Le temps est comme suspendu.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, balbutié-je. Je...

En guise de réponse, Jane m'embrasse à nouveau.

— Moi non plus, répond-elle.

Cela devait arriver. Je m'en doutais dès l'instant où je l'ai rencontrée sur la route menant à Scarborough. Quelque chose devait arriver...

— Vous me semblez tout chose, me dit-elle.

— Oui... je... cela est si soudain.

— J'ai le même sentiment. Lorsque je vous ai vu, sur la route, nous dépanner, j'ai immédiatement su que...

Étonnant tout ceci. C'est bien souvent ainsi que les choses arrivent, au moment où l'on s'y attend le moins. Certains appellent cela le hasard, d'autres la destinée, d'autres encore les circonstances. Pour ce qui me concerne, je ne nomme pas cela. Trop d'éléments entrent en jeu pour déterminer une implication quelconque d'événements externes. Mon arrêt chez mes pseudos-paysans qui m'ont fait reprendre la route plus tard dans les circonstances que l'on connaît, la pluie qui fait déraiper la charrette dans le talus, etc. Peu importe, je suis bien heureux de la situation et je sens mon cœur qui bat à tout rompre pour cette jolie demoiselle.

— Votre père va s'impatienter.

— Vous avez raison. Nous devrions y aller. Voulez-vous souper avec nous ce soir ?

— Votre père ne va pas... ?

— N'ayez crainte. Il est adorable et il cède toujours à mes caprices.

— Vos caprices ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire William, bien sûr que non.

— Je vous taquine.

Nous reprenons le chemin de la grande place et je quitte Jane pour me rendre à l'auberge. Je vais informer l'aubergiste que je ne prends pas le repas dans son établissement et je vais faire un brin de toilette et passer des vêtements propres.

— Ah, monsieur Robertson ! Deux hommes ont demandé après vous, m'informe l'aubergiste.

— Deux hommes ?

— Oui, deux gaillards à l'air peu engageant. Ils n'avaient pas l'air très aimables. Ils voulaient même savoir où se trouvait votre chambre. Je les ai éconduits, bien sûr. Ai-je bien fait ?

— Je crois bien. Je vous remercie.

L'aubergiste semble inquiet tandis que je monte l'escalier menant à l'étage. Il ne veut certainement pas d'histoires dans son auberge. Cette visite impromptue ne me rassure pas non plus. Ces deux énergumènes sont sans doute les deux hommes que j'ai aperçus en me rendant chez Perdy. Mon cousin n'a sans doute pas digéré mon refus et il cherche peut-être à m'intimider pour que j'accepte d'imprimer ses tracts. Mais je ne suis pas homme à me laisser faire. Désormais, je ne sortirai pas sans ma dague à la ceinture et un long coutelas glissé dans ma botte.

Je me repose un moment, allongé sur le lit assez confortable. La chambre est simple, meublée

d'une table de hêtre avec une chaise de même essence. Un coffre massif permet de déposer les vêtements. Un guéridon à trois pieds supporte une bassine d'étain et un broc. Il y a l'essentiel pour passer quelques jours. Que dis-je ? Quelques jours ? Mais Jane dans tout cela ? Je ne puis la laisser, je crois comprendre que cela n'est pas envisageable. L'emmener à York ? Et son père, est-il prêt à perdre sa fille qui l'accompagne dans ses tournées ? Et Jane est-elle prête à abandonner cette vie qu'elle semble aimer ? C'est peut-être à moi de faire cet effort ? Je suis un peu perdu. Et puis, cette amourette naissante va-t-elle durer ?

Je me suis assoupi un moment et ce sont des pas dans le couloir qui m'ont tiré de mon demi-sommeil. Des nouveaux arrivants, sans doute.

Le soleil descend sur l'horizon, délitant ses premiers rayons orangés. La plage, que j'aperçois de la fenêtre, ainsi que les rochers, s'embrasent soudainement. C'est un spectacle ravissant que je n'ai pas l'habitude de contempler. Je songe alors à cette démonstration, tout à l'heure, sur la grève. Ai-je rêvé ? Jane s'est-elle jouée de moi par un formidable tour de passe-passe dont elle a certainement le secret ? En réalité, je ne le pense pas, j'ai la certitude qu'elle possède un don très particulier que je n'explique pas, et pourtant.

Je me lève, il est temps de regagner la place pour cette invitation à souper.

J'ai mis une nouvelle chemise de batiste écrue, un haut-de-chausse étroit gris-bleu et enfilé une cape légère. J'ai bien entendu, passé ma ceinture de cuir jaune avec ma dague. Le coutelas est dissimulé dans ma botte droite. J'ai resserré mes cheveux par un flot car ils sont un peu longs et tombent sur mes épaules.

L'aubergiste me salue lorsque je traverse la grande salle, un petit sourire aux lèvres.

— Bonne soirée, Monseigneur. Lorsque vous reviendrez, passez sur le côté, par la petite porte. Brutus veille, mais je l'ai solidement attaché. C'est préférable, la nuit il vous sauterait à la gorge sans crier gare.

— Merci de me prévenir. À plus tard.

Je gagne la place. Depuis l'après-midi, une demi-douzaine d'autres charrettes sont venues s'installer. Les carrioles sont distantes de quelques toises, cela permet une certaine tranquillité à chacun. Des gens s'affairent, installent des tréteaux, mettent en place des bannières, sortent des coffres et des cassettes, inventorient le matériel. Au-delà, la bourgade est calme, les fenêtres commencent à s'éclairer de leurs jaunâtres des chandelles d'intérieur.

J'aperçois Jane qui, sous l'auvent qui a été déployé, met le couvert sur ce qui tient lieu de table. Penché au-dessus d'un cercle de pierres, son père attise un feu. Ce foyer apportera lumière et chaleur et va permettre de cuire les poissons que j'aperçois sur un tranchoir, à quelques pouces des flammes.

— Ah, William, vous voici, me lance monsieur Pending. Jane m'a expliqué que vous veniez souper.

— Je ne voudrais pas...

— N'ayez aucune inquiétude jeune homme. Jane a toujours le don de me réserver des surprises, mais celle-ci m'est tout à fait agréable et c'est donc avec joie que je vous compterai à notre table.

— Merci, monsieur Pending. Peut-être puis-je aider ?

— Oui, William, si vous le voulez bien, intervient Jane. Aidez-moi à soulever cette planche, je la trouve un peu bancal.

J'ai une irrésistible envie de la prendre dans mes bras, elle aussi, je crois.

La planche en question est le plateau destiné à servir de table. Je soulève le panneau, assez lourd, il est vrai, tandis que Jane replace l'un des tréteaux. Nos mains se frôlent, nos doigts s'enroulent l'espace d'un instant. Le cruel désir monte en nous...

Monsieur Pending a, pendant ce temps, installé une grille sur le feu et y a déposé les poissons. Un fumet s'élève aussitôt. Il en est de même chez les voisins que l'on aperçoit à droite à gauche.

— Buvons un verre en attendant, si vous le voulez.

Trois verres ciselés apparaissent comme par enchantement. Monsieur Pending a des gestes rapides, il fait apparaître les objets avec une promptitude peu commune. Sans doute son métier de prestidigitateur. Il apporte la bouteille d'ancien whisky que j'avais déjà entrevue sur la route et il me sert une ample rasade du liquide ambré. Jane se contente d'eau qu'elle verse d'un broc de terre cuite vernissée.

— Alors, jeune homme, racontez-moi un peu.

— Vous raconter ?

— Oui, votre vie, votre métier. J'imagine que si ma fille vous invite si prestement à souper c'est qu'elle n'est pas insensible à votre personne. Aussi pouvez-vous peut-être m'en dire un peu plus.

— Je comprends, monsieur Pending, je comprends. Cela est tout à fait légitime.

Et, dans la lumière dansante des flammes, je commence à raconter ma vie. Je parle de l'imprimerie que m'a léguée mon père, de ma mère décédée alors que j'étais encore enfant, des premiers moments difficiles pour gérer mon entreprise et enfin des jours plus heureux.

— Si je comprends bien, votre affaire semble bien marcher maintenant.

— Père, cesse donc avec toutes ces questions. Tu ennues William.

— Je vous ennuie, monsieur Robertson ?

— Bien sûr que non.

— Allons père, tu vois bien que notre invité est trop poli pour te contredire.

Monsieur Pending fait la moue, avale une rasade de whisky et se tourne vers le foyer.

— Ah, ces poissons sont à point. Ne les faisons pas attendre.

Les poissons sont fameux. Grillés au dehors, cuits à souhait à l'intérieur.

— C'est un pêcheur qui revenait du large qui est passé cet après-midi. Cela tombait bien.

— En effet, vous auriez eu tort de ne pas les acheter. Et puis, vous êtes assuré d'avoir un produit frais.

Après une série de banalités, monsieur Pending me parle de son métier, qu'il a appris très jeune avec un oncle qui circulait de ville en ville. Très vite, il réalise qu'il a une facilité pour ce métier et il en fait son activité. Sa fille Jane, née d'une rencontre avec une jeune femme du Northumberland, grandira à ses côtés. La mère est décédée lors d'une violente tempête qui ravagea la région.

— Voilà, monsieur Robertson, vous savez à peu près tout. Et vous-même, n'êtes-vous pas marié ?

— C'est-à-dire, qu'avec l'imprimerie, je n'ai pas encore trouvé le temps de...

— Bah, vous finirez certainement par rencontrer l'âme sœur. Cela arrive sans crier gare.

— Certainement.

Jane, à ce moment, me lance un regard qui pétille.

Monsieur Pending présente un plat de fromages, dont un rouleau de chèvre frais et une sorte de pâte cuite à la croûte orangée.

— Celui-ci n'est pas mal, me dit-il. Les Flamands en raffolent et certains de nos fermiers se sont mis à en fabriquer.

Monsieur Pending me donne l'impression d'aimer la bonne chère et le whisky, va sans dire. En témoigne son léger embonpoint, signe de bon appétit. Jane, de ce point de vue, ne lui ressemble pas. Elle mange du bout des doigts, paraît se contenter de peu et sa taille de guêpe atteste qu'elle n'abuse pas de la nourriture. Quoi qu'il en soit, père et fille ne semblent pas dans le besoin, leur affaire doit plutôt bien marcher.

Le regard de monsieur Pending s'allume soudainement.

— Regarder ceci, jeune homme, une marmelade d'abricots à la cannelle, une merveille, me dit-il en me présentant un petit récipient de terre bleuté.

— Vous m'étonnez, monsieur Pending, où dénicheriez-vous donc tout ceci.

— Vous savez, sur les marchés, nous rencontrons beaucoup de monde. D'autres marchands ambulants qui eux-mêmes croisent d'autres marchands. Et ainsi, cette marmelade du Portugal

parvient jusqu'à nous. Vous verrez, c'est excellent. Pour la digestion et les poumons.

Le repas se termine. À mon grand regret, je vais devoir prendre congé. Jane, qui n'a que très peu parlé pendant cette soirée, me regarde intensément.

— Père, puis-je faire quelques pas avec notre invité. L'air frais nous fera du bien.

— Veux-tu dire que ce repas était lourd ?

— Bien sûr que non, père.

— Va, ma fille, va. Mais ne tarde pas, la nuit est presque là.

Nous sommes pressés de nous retrouver seuls. Tout ceci est si soudain. Nous comprenons que nous ne pouvons rester séparés très longtemps. Comment allons-nous envisager l'avenir ? Autant de questions qui restent, pour le moment, sans réponses.

Nous retournons vers la plage de sable fin. La nuit est proche, la pénombre s'étend sur la ville, on n'y voit guère qu'à quelques mètres. Nous nous tenons par la main et avançons d'un bon pas, lorsque deux ombres, sorties de nulle part, se dressent devant nous.

— Halte là, mes jouvenceaux, lance une voix.

Malgré l'ombre, je reconnais mes deux individus aperçus tantôt chez Perdy. Ceux qui sont probablement passés à l'auberge pour tenter de me rencontrer.

Jane me regarde, interloquée. Elle m'interroge du regard.

— Ces messieurs sont des amis de mon cher cousin Perdy. Ne vous inquiétez pas, lui dis-je.

— Excusez-nous, mademoiselle, dit alors le second homme. Nous ne souhaitons pas vous effrayer. Nous voulons simplement parler à votre ami.

— À cette heure ? Ainsi, dans le noir ? rétorque Jane.

Elle ne semble pas impressionnée.

L'homme ne paraît pas tenir compte de sa remarque et s'adresse à moi :

— Monsieur Robertson, nous souhaiterions vivement que vous nous suiviez.

— Et pourquoi devrais-je faire cela ?

— Notre maître, monsieur Warren, aimerait vous revoir. À propos du travail qu'il souhaite vous voir accomplir.

— J'ai déjà discuté de ceci avec lui. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Ce sera ma réponse, transmettez-la lui.

— Nous ne sommes pas bien compris, monsieur Robertson, vous *devez* nous suivre.

Jane me dévisage un court instant. Son regard se fait dur, les muscles de ses mâchoires se contractent.

L'homme qui a parlé écarte le pan droit de son ample manteau pour faire apparaître un long fleuret au pommeau torsadé. Il pose la main sur celui-ci. Le message est clair.

Je n'aime pas les menaces mais ne suis pas un inconscient ou une tête brûlée qui pourrait se jeter dans un combat incertain. Ces deux hommes ont l'air puissants, ils doivent être habitués à manier l'épée, je n'ai sans doute pas beaucoup de chance de m'en tirer. Cependant, je pose également la main sur ma dague, histoire de montrer que je ne suis pas sans arme.

— C'est ce que vous souhaitez ? reprend le malandrin. Je crains fort que vous ne soyez pas de taille.

L'homme commence à tirer l'épée de son fourreau. Jane, dans le même temps, est concentrée, tendue, comme elle l'était tantôt sur la plage lorsqu'elle me fit cette démonstration étonnante avec les pierres.

L'homme grimace, il semble dépenser une énergie folle à vouloir tirer son épée de son fourreau. Mais visiblement, il n'y parvient pas.

— Que diable ! Comment...

Je profite de l'occasion. Je tire ma dague et m'approchant d'un grand pas, j'en place la pointe sur la gorge du scélérat.

— Plus un geste, l'ami. Et vous non plus, dis-je en m'adressant également au second malfaiteur.

Un faux mouvement et je crains que cette lame, fort bien aiguisée, ne vous ouvre la gorge comme un vulgaire pourceau.

L'homme roule des yeux de crainte et de colère mêlées. Son compagnon se tient en retrait, n'osant faire un geste. Jane a retrouvé un air plus détendu.

— Allez voir mon cher cousin Perdy Warren et dites-lui bien ceci. Je ne veux plus entendre parler de cette affaire. Si lui venait l'envie de réitérer sa demande, j'alerterai les officiers de la ville. Et si je revois vos vilaines bobines, je pourrais bien, cette fois, perdre mon sang-froid.

L'homme fait un mouvement de tête en signe d'assentiment.

Je relâche la pression de ma lame et les deux hommes se fondent dans la nuit sans mot dire.

— Quelle affaire, commenté-je alors. En réalité, je n'en menais pas large. Jamais je n'aurais été capable de tuer cet homme. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je te l'ai dit, je suis capable de choses étonnantes. Mes curieux pouvoirs s'accordent très du métal. Il ne fut pas trop difficile d'agir sur la lame de son fleuret. Jamais je n'avais encore réussi à ce point.

— Tu devais être très motivée.

Et nos lèvres se rapprochent en un long baiser. L'air est doux, la lune, bien que blafarde, éclaire le rivage et diffuse une lumière argentée sur les vagues qui viennent mourir sur le sable. Nous sommes au paradis.

6

Nous restons un long moment assis, Jane ayant posé son visage sur mon épaule. Le temps ne semble plus compter, pourtant, elle va devoir rejoindre son père avant qu'il ne s'inquiète.

— Tu crois que ces deux hommes vont abandonner la partie ? me demande-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas suffisamment Perdy pour avoir un avis là-dessus. Mais, pour le peu que j'en ai vu, il me semble dangereux. Je vais rester sur mes gardes les prochains jours. Puis, je pense que cette histoire finira d'elle-même.

Malgré la pénombre naissante, le visage de Jane me laisse à penser qu'elle est sceptique.

— Tu as raison, sois prudent.

— Je pourrai t'engager comme garde, tu es efficace dans ton genre. Tu m'as vraiment impressionné, tout à l'heure.

— C'est le métal. Il réagit très bien. Généralement, j'arrive beaucoup mieux à contrôler les objets lorsqu'ils sont métalliques.

— Contrôler... c'est le mot. C'est un pouvoir étonnant. Comment l'expliques-tu ?

— Justement, je ne l'explique pas. Mon père pense qu'il s'agit d'une sorte de magnétisme, de force invisible que l'on peut arriver à utiliser, ou non... Cela dépend peut-être des personnes.

J'ai déjà entendu parler du magnétisme. Je connais les aimants et l'attraction du fer pour ceux-ci, je connais la boussole et les travaux de certains savant, comme William Gilbert. Mais cette fois, il s'agit de phénomènes beaucoup plus extraordinaires.

— J'aide souvent mon père dans ces numéros. Il déplace des objets à distance dans certains de ses numéros. Le public est ébahi à chaque fois. En réalité, c'est moi qui agis.

— C'est plutôt bien pensé. J'ai hâte de regarder ce spectacle.

— Après-demain après-midi, dès que l'ouverture de la fête aura été prononcée par le bourgmestre.

Il est l'heure de séparer. Nous n'avons pas évoqué l'avenir. Nous avons peut-être peur d'en parler. En effet, Jane sur les routes, voyageant de ville en ville, moi à York dans ma modeste imprimerie... Les choses ne sont pas idéales.

Monsieur Pending est assis devant la charrette. Il fume du tabac dans une pipe de porcelaine et, pensif, regarde s'envoler les nuages bleutés.

— Ah, Jane, te voilà. Et vous jeune homme, souhaitez-vous de ce tabac du Portugal ? Il est

fameux. Il me soulage bien car je souffre régulièrement d'une sorte de rhume qui me donne des migraines. Vous devriez essayer.

— C'est aimable à vous, monsieur Pending, mais je n'ai pas le rhume. D'ailleurs, je vais rejoindre l'auberge, la journée a été longue. Une nuit de repos me fera du bien.

Jane m'adresse un petit signe et je regagne La Diligence, passant par le côté comme me l'a indiqué le tenancier. Dans la pénombre, je distingue la forme massive de Brutus. Il grogne, se dresse sur ses pattes. La chaîne métallique se tend et le molosse montre des crocs qui brillent dans le noir.

— Allons, Brutus. Du calme. Je ne te veux pas de mal.

À l'écoute de son nom, le chien se radoucit. Il remarque sans doute que je ne suis pas un danger pour lui. Les animaux ont une faculté surprenante pour discerner les intentions des êtres humains. Brutus s'en retourne s'allonger le long d'un muret de pierre et ferme un œil. Au moins, l'auberge est bien gardée. Je ne suis pas certain que mes deux malandrins auraient le droit au même accueil.

Je suis fatigué. Cette journée, ainsi que la nuit précédente, ont été riches en événements. Les paysans-tueurs, la charrette embourbée, les menaces de Perdy, l'agression par ses deux sbires et bien sûr Jane, dont l'image ne cesse de danser devant mes yeux.

Je suis relativement rassuré. Brutus veille et j'ai la main posée sur le pommeau de ma dague. La porte est fermée par un loquet de bonne facture. Je m'endors rapidement.

C'est le bruit des vagues qui me réveille. Le vent souffle un peu plus fort. Et c'est un bruit nouveau, auquel je ne suis pas habitué. Le soleil est levé, il est déjà bien au-dessus de la ligne d'horizon. Je m'apprête rapidement, après une toilette rapide grâce à l'eau contenu dans le broc. J'ai faim, je vais rapidement descendre pour prendre un bon déjeuner.

Des œufs poêlés, du pain frais, de la marmelade de pomme et un bol de lait de chèvre. Tel est ce déjeuner que je prends le temps de déguster. Pourtant, l'envie de retrouver Jane m'occupe totalement.

— Bien dormi, monsieur ? me demande l'aubergiste.

— Très bien. L'endroit est calme. Cela me change de la ville.

— Et Brutus, hier au soir ?

— Pas de problème. Je crois même que l'on pourrait devenir amis.

À la fin du repas, j'emporte un morceau de pain garni de marmelade. En faisant un crochet par le côté de l'auberge, je retrouve Brutus. Il n'est pas attaché, cette fois, mais se trouve dans une sorte d'enclos donnant sur le sentier. Il grogne à nouveau mais ne montre pas les dents.

— Tiens Brutus, regarde un peu ce que je t'ai apporté.

Le molosse ne fait qu'une bouchée du morceau de pain et me lèche les doigts. Est-ce pour me remercier ou parce qu'il y a là un peu de marmelade dont il ne veut pas perdre le moindre soupçon ?

Je réussis à lui tapoter le dessus du crâne qu'il a dur comme de la pierre. Le molosse me regarde un instant de ses gros yeux bruns puis retourne s'allonger sur la terre battue.

Il y a déjà de l'agitation sur la place. Une bonne trentaine de charrettes sont maintenant en place et je distingue d'autres attelages qui progressent vers le lieu de la fête. Le décor a très rapidement changé. Bannières flottant au vent, étals garnis de marchandises, barrières de bois pour délimiter les accès, fanions, écussons, tissus de couleurs, le ton de la fête semble déjà donné. Je rejoins le véhicule de Jane et de son père. À quelque distance de la carriole ont été installés des chaises et des bancs. Sous l'auvent, un pupitre recouvert d'un tissu violet derrière lequel se tient Monsieur Pending. Jane s'est installée sur le côté, près d'une table ornée d'un napperon. Des boîtes et des fioles sont posées devant elle, elle prépare des étiquettes pour identifier les récipients.

— Tout va bien par ici ?

— William !

Je crois que Jane fait un immense effort pour ne pas me sauter au cou.

— Monsieur Robertson ! lance monsieur Pending. Belle journée ; n'est-ce pas ?

L'air est limpide, le ciel lumineux. Pourvu que ce temps dure pour le démarrage des festivités.

— Les préparatifs ont bien avancé, dirait-on.

— Oui, tout y est. Aujourd’hui est une sorte de répétition. On installe tout comme pour le grand jour. Je vais même exécuter quelques numéros pour me remettre dans le bain. Et Jane va aussi procéder à quelques consultations fictives. Voulez-vous jouer le rôle de patient pour elle ?

— Rien ne me ferai plus plaisir.

À Jane aussi, sans aucun doute.

— Mais auparavant, je vais vous présenter l’un de mes tours, approchez et installez-vous sur l’une de ces chaises.

Je suis curieux de voir cela.

Monsieur Pending a revêtu un long manteau noir et posé un petit chapeau carré sur sa tête. Ses cheveux grisonnants dépassent de chaque côté et lui donne l’air d’une sorte de hibou.

Il place, à quelques pas de son pupitre, une boîte de carton de couleur violette. Cette boîte est posée sur un tabouret à trois pattes. Il saisit ensuite une boule métallique de la taille d’une tête d’enfant et la place sur un socle circulaire posé sur ce pupitre. La boule n’est pas réellement sphérique mais possède des dizaines de facettes qui renvoient la lumière du soleil. Du plus bel effet !

Monsieur Pending prend un air très solennel, passe ses mains au-dessus de la sphère en prononçant, à voix basse, des mots que je ne comprends pas. Ce que je comprends, c’est que tout cela fait partie de la mise en scène destinée à subjuguier le public. Puis, il lève les deux mains, effectuant des sortes de vagues avec celles-ci. Des mouvements lents, réguliers, presque majestueux. Monsieur Pending est très fort... Et soudain, la boule s’élève, lentement, quitte son socle, oscille et se déplace dans l’air. Oui, dans l’air, sans aucun support. Cela relève de l’incroyable, et pourtant... Je remarque alors que Jane s’est approchée. Elle n’est pas très loin de son père et je lui reconnais ce visage tendu qu’elle affiche lorsqu’elle utilise ses pouvoirs si particuliers. Monsieur Pending poursuit ses mouvements de main et la boule, prenant de la vitesse va alors se placer dans la boîte posée sur le trépied.

J’applaudis vivement ce numéro époustouflant. Je comprends maintenant pourquoi le public aime les tours de Monsieur Pending. Jane se recule, elle semble fatiguée. Ce numéro a dû lui demander beaucoup d’énergie.

— Bravo, Monsieur Pending. Un numéro incroyable !

— N’est-ce pas ? De vous à moi, vous comprenez pourquoi je ne peux pas me séparer de ma fille.

Est-ce un message à mon adresse ? Monsieur Pending me prévient-il qu’il ne laissera pas partir sa fille avec le premier imprimeur venu ? C’est fort possible car je crois l’homme rusé et intelligent.

— Je comprends, bien évidemment.

Je me tourne vers Jane qui a repris sa place à la petite table. Je m’installe en face d’elle pour cette consultation fictive.

— Bonjour monsieur.

— Bonjour mademoiselle.

— Que puis-je pour vous ? De quoi souffrez-vous ? Dites-moi votre mal afin que je tente de vous soulager ou de vous guérir.

— Mademoiselle, je ne sais si vous pourrez faire quelque chose pour le mal dont je souffre.

— Comment cela ? Mettez-vous en doute mes compétences ?

Je baisse sensiblement la voix.

— Non pas, mademoiselle, mais ce mal...

— Oui, ce mal ?

— C’est le mal d’amour, mademoiselle...

Jane me regarde. Je vois, dans ses yeux, des larmes qui perlent. Des larmes de bonheur mais aussi de tristesse, probablement.

— Je crois, monsieur, que je souffre de ce même mal. Et vous avez raison, il n'y a pas de remède.

Monsieur Pending ne semble pas trop s'occuper de nous. Il s'exerce à d'autres tours et quelques enfants qui circulent entre les stands le regardent, émerveillés. Parmi eux, je reconnais mon guide Jack. Je lui fais signe d'approcher.

— Hé, Jack ! Approche donc.

L'enfant me reconnaît et accourt.

— Monseigneur.

— Comment vas-tu Jack ?

— Bien, monseigneur. Vous êtes malade ?

Me voyant avec Jane, il pense que je souffre d'une maladie. Ce qui n'est pas totalement faux.

— Non, non. Mais toi, dis-moi, ces taches, ici, sur les bras et dans le cou.

J'avais remarqué cela lorsqu'il m'avait guidé jusqu'à la maison de Perdy.

— Ce n'est rien. Ça gratte, juste.

Jane comprend qu'elle peut intervenir et rentre sa consultation bien réelle.

— Veux-tu que je regarde, Jack ? Demande-t-elle d'une voix douce.

— Si vous voulez, m'dame. Mais vraiment...

Jane observe les marques rosées sur les bras de l'enfant ainsi que dans le cou.

— Ce n'est pas ce que l'on pourrait craindre, me chuchote-t-elle. Cela est dû au manque d'hygiène, je pense. Ce garçon devrait se laver un peu plus souvent.

Le garçon se met à rire.

— Me laver ?

— Bien sûr, garçon. Cela fera sûrement disparaître ces plaques qui te démangent et tu sentiras moins mauvais.

Jack se renfrogne. Ces remarques ne lui plaisent pas mais il donne l'impression de les trouver justes.

— Tiens, Jack. Prends ceci.

Jane lui tend un petit tissu de forme carrée, fin, de couleur blanche et une fiole de petite taille.

— Tu verses quelques gouttes sur le tissu et frottes doucement. Fais ceci au moins trois à quatre fois par jour. Reviens me voir dans quatre jours, je te montrerai autre chose.

Jack semble réticent. Peut-être pense-t-il que ses amis vont se moquer de lui ? Mais le sourire de Jane finit par l'emporter.

— Veux-tu que je te montres ?

Jack hoche la tête timidement.

Jane débouche la fiole brune et verse quelques gouttes d'un liquide très odorant sur le tissu. Cela sent la menthe sauvage, peut-être, ou l'ortie. Et encore une essence que je n'arrive pas à identifier. Elle frotte délicatement les bras et avant-bras du garçon, ainsi que le cou.

— Et voilà. Ce n'est pas si compliqué. Tu vas voir, en quelques jours cela aura disparu. Et tu vas sentir bon. File maintenant.

— Mais m'dame, je n'ai pas d'argent pour...

— File, te dis-je.

Le garçon s'éloigne sans demander son reste. Finalement, il a l'air assez fier de sentir aussi bon. Je suppose que ses copains vont être jaloux.

Je regarde Jane, elle a l'air satisfaite.

— Voilà une bonne chose de faite. Mais ce n'est vraiment qu'un minimum, me dit-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il devrait plutôt prendre un bon bain.

— Un bain ? Mais ne dit-on que cela n'est pas très bon.

— Des idées complètement dépassées.

Jane a l'air si sûre d'elle. J'attends ses explications.

— Les médecins pensent que se tremper dans de l'eau chaude ouvre les pores de la peau favorisant l'infiltration de miasmes dans le corps, développant ensuite un état de grande fatigue et des maladies. Ce sont des choses absurdes, selon moi. Je penserai plutôt le contraire. Ne pas se laver développe sur le corps les ingrédients de futures maladies, de peau ou autres. Je me bats contre ces idées d'un autre âge, mais je sens que le combat sera long et difficile. Nos ancêtres de l'Antiquité étaient bien plus en accord avec ces principes. Regarde les Grecs, les Romains. J'ai l'impression que nous avons fait un bond en arrière dans ce domaine.

— Mais alors, que proposes-tu ?

— La parole, la bonne parole. Ce que je fais ici et ailleurs. Cela porte doucement ses fruits.

— C'est un travail de longue haleine, en effet.

Jane tire à elle une caisse de bois placée sous la table. On y voit des blocs bruns-verts qui dégagent une odeur très agréable.

— Regarde, William. Du savon. Préparé avec de l'huile d'olive, de la cendre de hêtre et de la feuille de laurier. Ceux-ci viennent du sud de la France, de Marseille. C'est ce savon que l'on devrait utiliser, chaque jour, avec de l'eau, pour se laver entièrement.

Je prends l'un des blocs et le sens. L'odeur est citronnée, fraîche.

— C'est...

— C'est cela.

Je me penche pour humer le cou de la demoiselle. J'y retrouve cette douce senteur et cette fraîcheur.

— En effet. Très agréable.

— Et surtout très hygiénique. Plus de maladie de peau et adieu les miasmes qui pourraient aggraver le corps. Je pense qu'avec une telle méthode on pourrait voir disparaître certaines maladies. Garde ce pain de savon et utilise-le dès ce soir. Tu m'en diras des nouvelles.

J'ai bien l'intention d'essayer cela. Mais mon esprit revient soudainement à notre consultation fictive.

— Mademoiselle, nous n'avons pas réglé le problème de cette maladie qui semble nous habiter tous deux. Le savon peut-il y remédier ?

— Je ne crois pas, monsieur. Si vous le voulez, discutons-en tantôt.

— Entendu. Faisons ainsi.

Puis, quittant cet échange pour le moins curieux.

— Pouvons-nous aller du côté du château, cet après-midi ?

— Oui, je vais voir cela avec mon père. Retrouve-moi ici après le dîner.

7

Je ne peux résister à tester ce savon. De retour à l'auberge, je file très rapidement dans ma chambre. Je vois que l'aubergiste a renouvelé l'eau du broc. Pour un essai ce devrait suffire. Je trempe le tissu qui accompagne la cuvette en émail et je le frotte contre le pain de savon. Cela mousse un peu, l'odeur prend de l'ampleur. Je me frotte le visage, le cou, le torse, les bras et les aisselles. Je change l'eau de la cuvette – j'ai versé le contenu dans un trou situé le long du mur et probablement destiné à cela. Je rince le tissu et me frotte à nouveau pour enlever le savon. Une seconde étoffe, sèche celle-ci, me permet de m'essuyer. C'est assez phénoménal. J'ai immédiatement comme une sensation de bien-être, de fraîcheur, de délassement. Et ce parfum qui tonifie. Ce soir, c'est décidé, je ferai une toilette complète.

Lorsque je descends dans la salle pour le repas, l'aubergiste a les narines qui frémissent. Il a dû sentir l'odeur qui m'accompagne et me suis.

— Oh, monseigneur, un nouveau parfum ?

— En quelque sorte.

- Une dame à courtiser ?
 - Peut-être bien monsieur l'aubergiste.
- Celui-ci, poliment n'insiste pas. Il regagne la cuisine en me lançant :
- Je vous apporte le repas. Vous allez vous régaler.